



CHAPITRE X

Brave Pauchu ! — *Le Père, la Mère, l'Enfant.* — Ngaliema. — Un tam-tam près du Gordon-Bennett. — Sur la route de Gammpa. — Sommes-nous au *bois de la Cambre*? — « Palaver » des rois nègres.



RAVE Pauchu !... Le Comité d'études, devenu fondateur d'État, doit à ce prince noir une récompense pour les services qu'il a rendus aux pionniers de la première expédition dans la journée du 30 juillet 1881.

Dès le matin, l'ambassadeur de Ngaliema transforme en explosion de rires une détonation d'armes à feu près de faire couler des flots de sang; dans l'après-midi, ce fils du pays des Bateké mène la caravane étrangère dans un endroit favorable à l'installation d'un camp; à la nuit

tombante, le neveu du roi de Ntamo conduit chez son oncle un détachement de Zanzibarites en quête de vivres pour le corps expéditionnaire.

Trois bonnes actions en douze heures, que de titres pour un seul nègre à l'obtention d'une médaille de sauvetage, d'une mention honorable dans les palmarès des sociétés de bienfaisance !

Empêcher la légion noire de Stanley et Braconnier de remporter, à l'aide de winchesters, une victoire certaine sur les gens révoltés de Mfwa, préserver ces derniers d'un massacre, était œuvre philanthropique d'un nègre philanthrope sans le savoir.

Indiquer aux blancs l'emplacement d'un camp auprès du Gordon-Bennett, dans une contrée sablonneuse, dépourvue de forêts vierges, ressemblant assez aux grands plateaux de l'Algérie et situé en face du territoire fertile de Ntamo, était ruse de diplomate, manœuvre de commerçant habile des rives du Stanley-Pool.

Pauchu avait escompté sans doute le manque de rations et l'impossibilité où se trouvaient les explorateurs de se ravitailler en pays ennemi.

Les gens de Malima et de Mfwa toujours hostiles, persistant à attribuer aux étrangers une influence néfaste, refusaient opiniâtrément de leur céder, à n'importe quel prix, les produits de leur sol.

Le mince poisson obtenu le matin d'une négresse de Malima ne s'était pas, hélas ! multiplié, et Stanley, intendant de la troupe d'exploration, était fort embarrassé pour satisfaire les exigences stomacales de ses hommes dans la soirée du 30 juillet.

Les tentes étaient dressées dans une contrée pouvant offrir à la rigueur quelques charmes à des touristes repus et prémunis contre la famine. Ça et là s'élevaient des bouquets de bois de teinture ou d'ébène, entre lesquels serpentaient des ruisseaux dont les bords verdoyants produisaient en abondance des essences variées et de la liane à caoutchouc. Mais les végétaux à fruits savoureux, les plantes alimentaires, le gibier, apparaissaient si rares, qu'il eût fallu se résigner à mourir de faim avant d'avoir réussi à en approvisionner suffisamment le personnel nombreux de l'expédition.

A l'aide du télescope, Stanley et Braconnier apercevaient les villages des rives du Stanley-Pool, petits groupes disséminés de quatre ou cinq cabanes, entourés de palmiers dont les indigènes avaient enlevé l'écorce et les feuilles pour construire leurs habitations et divers objets d'industrie, tels que corbeilles, pagnes, hottes, etc., etc.

Devant eux, à quatre milles, sur la rive sud du fleuve très large, la « ville » de Ntamo offrait son aspect habituel. Des nègres paresseux dormaient ou fumaient à l'ombre, en surveillant le travail des femmes

et des esclaves. On tissait, on broyait le manioc, on préparait l'huile de palme et le malafou. Des enfants s'exerçaient à lancer la zagaie.

Dans les criques vastes et paisibles se balançaient de nombreuses pirogues; les unes, venues des rives équatoriales, débarquaient les charges d'ivoire et les fruits exotiques; les autres, vides, attendaient les chargements à transborder sur la rive opposée.

Ah ! l'instrument d'optique permettait aux explorateurs de subir un supplice égal à celui de Tantale. La millième partie des monceaux de bananes, de citrons, de goyaves, d'ananas, de légumes, de volatiles, de denrées, dont les noirs trafiquaient sur la rive opposée, eût amplement suffi à calmer les tortures cruelles que la faim exerçait sur les deux pionniers et sur l'escorte abattue qu'ils menaient à la découverte.

Dévorer des yeux les richesses alimentaires entrevues à distance, lorsqu'on a forcément jeûné pendant douze heures, est une satisfaction relative, trop souvent offerte à l'explorateur africain.

Fréquemment, sur les trottoirs des grandes villes de l'Europe, devant l'étalage d'un marchand de primeurs ou à la vitrine d'un restaurant en vogue, des badauds affamés se rassemblent pour savourer en imagination les fruits ou le menu, hameçon alléchant tendu aux heureux de notre monde, dont la bourse est remplie, car moyennant finance ces végétaux veloutés, ce menu séduisant plein de promesses succulentes, pourront être absorbés par le premier venu.

Il n'en est pas ainsi sur le sol africain; chez les tribus sauvages, la monnaie fiduciaire locale n'autorise pas toujours le riche voyageur à dîner, à manger selon son appétit; il faut que les détenteurs des aliments enviés consentent encore à s'en dessaisir en faveur des étrangers.

Parfois le féroce marchand, heureux de réduire par la famine le visiteur à visage pâle dont il subit inconsciemment l'ascendant spontané, refuse au taux le plus élevé de lui livrer les ressources indispensables à la vie matérielle.

Tel avait été le procédé des indigènes de Malima et de Mwfa qui,



NÈGRE DU BAS CONGO.

non contents de refuser de vendre aux explorateurs, s'étaient hâtés d'expédier des courriers dans toutes les contrées voisines pour fomenter une révolte sourde et haineuse contre les blancs et leur escorte noire.

Il fut donc impossible à Stanley de refuser l'offre de Pauchu qui promettait un ravitaillement facile sur les terres de son oncle. Le chef de l'expédition confia à ce nègre une escouade de Zanzibarites qui devaient se rendre en toute hâte à Ntamo et rapporter au camp les provisions impatientement attendues.

Le lendemain 31 juillet, nul convoi de vivres ne pénétra dans le camp. Trois chèvres, maigres et chétives, purent néanmoins être distribuées aux hommes de l'expédition; Stanley et Braconnier s'en réservèrent quelques côtelettes.

Que de fois, au cours de cette journée, les blancs explorèrent-ils au télescope les eaux du Stanley-Pool, pour voir si les canots libérateurs du jeûne ne retournaient pas vers leur bord!...

Pauchu avait menti, sans doute; mille pirogues indigènes pagayaient en tous sens sur les eaux de l'étang fluvial; mais les canots attendus, on les distinguait vaguement, amarrés dans la baie de Ntamo, au milieu d'embarcations de tous genres: les canots étaient vides, et personne ne s'occupait de leur chargement.

Franchir la large expansion du fleuve était une opération difficile pour laquelle Stanley attendait un matériel naval indispensable.

De toute nécessité il fallait rester où l'on campait et emprunter aux ressources locales les moyens d'échapper à la hideuse faim.

En explorant les environs du camp, au confluent de la rivière Gordon-Bennett et du fleuve Congo, on entendait le grondement de la première cataracte des chutes Livingstone. En cet endroit, le *pool* se rétrécissait, la pointe de Ntamo, projection d'une chaîne en forme de croissant, située en aval, s'apercevait à une distance de deux milles.

De nombreux indigènes, disséminés sur les dunes sableuses, surveillaient, à l'abri des ardents rayons du soleil sous de grandes nattes, leurs immenses filets et leurs pièges à poisson. Ces pêcheurs, effrayés d'abord à la vue des blancs, consentirent ensuite à échanger contre de belles étoffes le produit abondant de leur pêche. Ils ignoraient la grève entreprise par leurs compatriotes contre les étrangers, et se montrèrent relativement affables, causeurs et généreux.

Par une pantomime fort amusante, ils essayaient d'expliquer aux blancs combien était effroyable la descente du fleuve, en raison des cataractes voisines.

A partir de ce point, le Congo court vers l'Atlantique, dans la profonde et large déchirure dont nous avons esquissé certaines sinuosités « terrifiantes ».

Les chutes Livingstone sont formées par trois cataractes : le *Père*, la *Mère* et l'*Enfant*. Nous reproduisons ici les descriptions de ces parages données par Stanley en 1877.

L'*Enfant* est une eau brisée d'une longueur de deux cents yards (plus d'un kilomètre).

La *Mère*, que l'on trouve ensuite, consiste en un demi-mille de rapides dangereux que l'on franchit presque en face du bras supérieur du Gordon-Bennett, cours d'eau impétueux de soixante-quinze yards de large, qui a lui-même de grandes cataractes en amont.

Le *Père* est la portion de fleuve la plus sauvage que l'on puisse voir. On peut comparer cette cataracte à un bras de mer de quatre milles de long sur un demi-mille de large, secoué par un ouragan et roulant des vagues irritées et monstrueuses.

Quelques-uns des entre-deux des lames ont jusqu'à cent yards de longueur et, de l'un à l'autre, le fleuve se précipite avec frénésie. D'un premier élan, il tombe au fond d'un creux immense; puis, par la force acquise, l'énorme volume d'eau se relève à pic, rassemble ses flots en chaîne continue et s'élance d'un jet à vingt ou trente pieds de hauteur avant de s'écrouler dans une nouvelle auge. Partout, en amont et en aval, des vagues énormes, des croupes, des collines bondissantes, se résolvent en écume et en embrun, des montagnes liquides se heurtent avec rage, tandis qu'un ressac furieux enveloppe la base des deux rives, formée d'une ligne de quartiers de roches empilés les uns sur les autres. Un fracas étourdissant, comparable au tonnerre d'un train express passant sous un tunnel, oblige les personnes arrêtées près de cette infernale merveille, et désireuses de se transmettre de vive voix leurs impressions, à hurler réciproquement à l'oreille ce qu'elles ont à se dire.

Le plus puissant des steamers maritimes, lancé à toute vapeur sur cette portion du fleuve, se trouverait dans une situation aussi désespérée que le moindre des batelets.

Cependant le courage et l'énergie de Stanley, son ingéniosité, lui avaient permis de franchir en 1877 ces terribles parages, et, par une étrange coïncidence, l'illustre explorateur se retrouvait en 1881 dans le voisinage des chutes Livingstone, avec des hommes nouveaux, appelés à y connaître, comme ses compagnons de jadis, les défaillances nées du manque de nourriture.

Le Mannkonek d'alors, Gamankono d'aujourd'hui, chef des Bateké de

Malima, sur les insinuantés théories de Ntaba, avait suscité ces épreuves aux valeureux agents d'une société humanitaire et civilisatrice. Nul doute que si la société n'eût pas désiré mériter ces deux épithètes dans toute leur acception, ses agents auraient invoqué leurs fusils fétiches pour se procurer les ressources que des créatures barbares leur refusaient.

Stanley et Braconnier, se contentant pour eux et leurs hommes d'une friture de poissons loyalement acquis, alors qu'ils pouvaient, sans aléa, obtenir par droit de conquête un repas plus copieux dans la journée du 31 juillet, n'ont pas failli aux instructions philanthropiques données par le Comité d'études.

Ils ont fait preuve en cette circonstance d'une résignation admirable, dont on retrouverait peu d'exemples dans les relations vraies des multiples explorations de notre époque, toujours entreprises au profit de l'humanité de la civilisation, mais donnant lieu parfois à de déplorables abus, inhumains et barbares, où la rage puissamment secondée des civilisateurs pile, massacre, martyrise les gens à civiliser, faibles et mal protégés par des armes inférieures à celles de leurs prétendus régénérateurs.

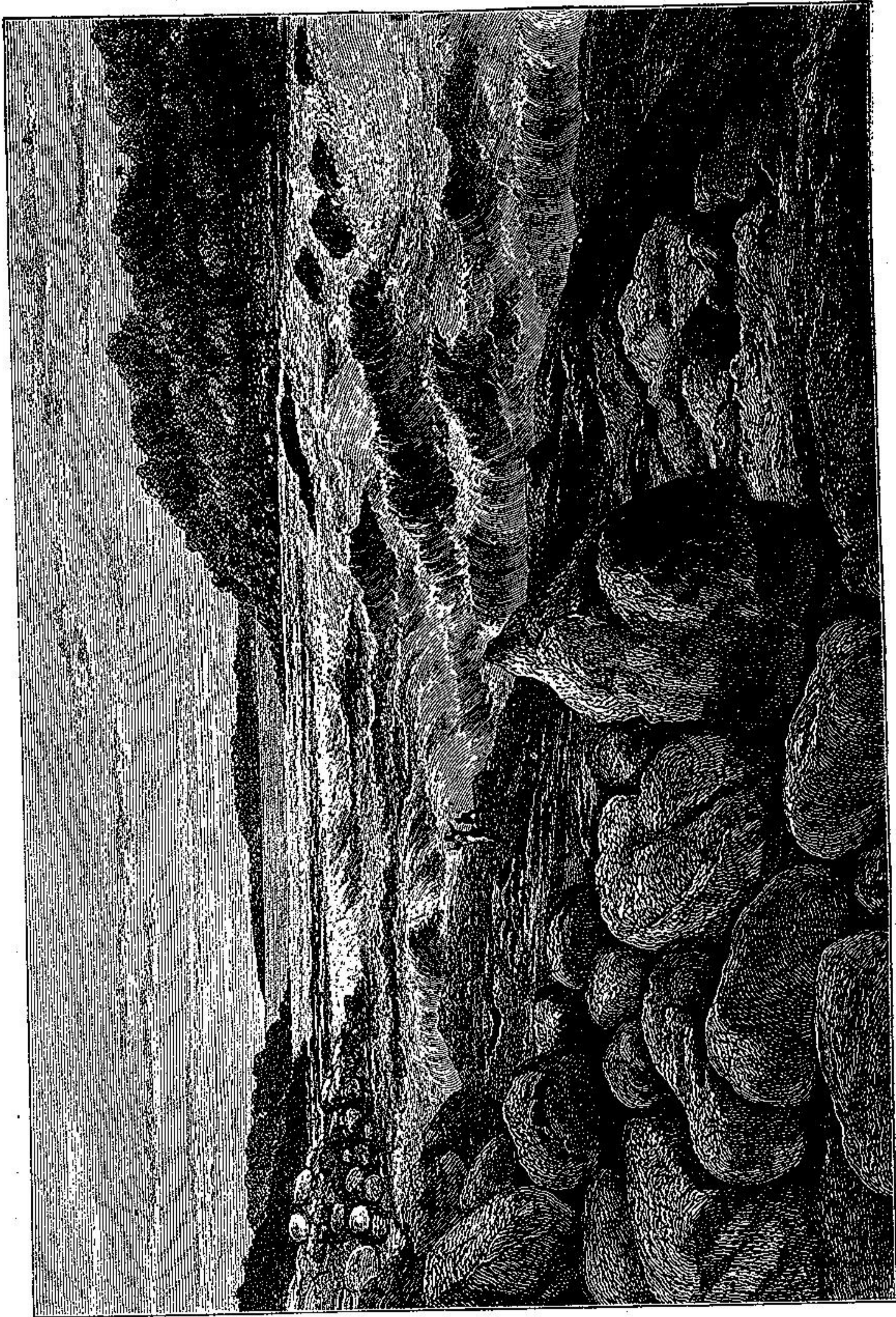
Le 1^{er} août, Stanley s'éveillant avec le souvenir du chef de Bwabwa-Njali envoya quelques-uns de ses hommes, chargés de présents en échange des denrées qu'ils obtiendraient sans nul doute de ce makoko obséquieux, mais rapace et surtout grand amateur de gin.

L'après-midi, les envoyés revenaient, les mains à peu près vides; le chef de Bwabwa-Njali les accompagnait.

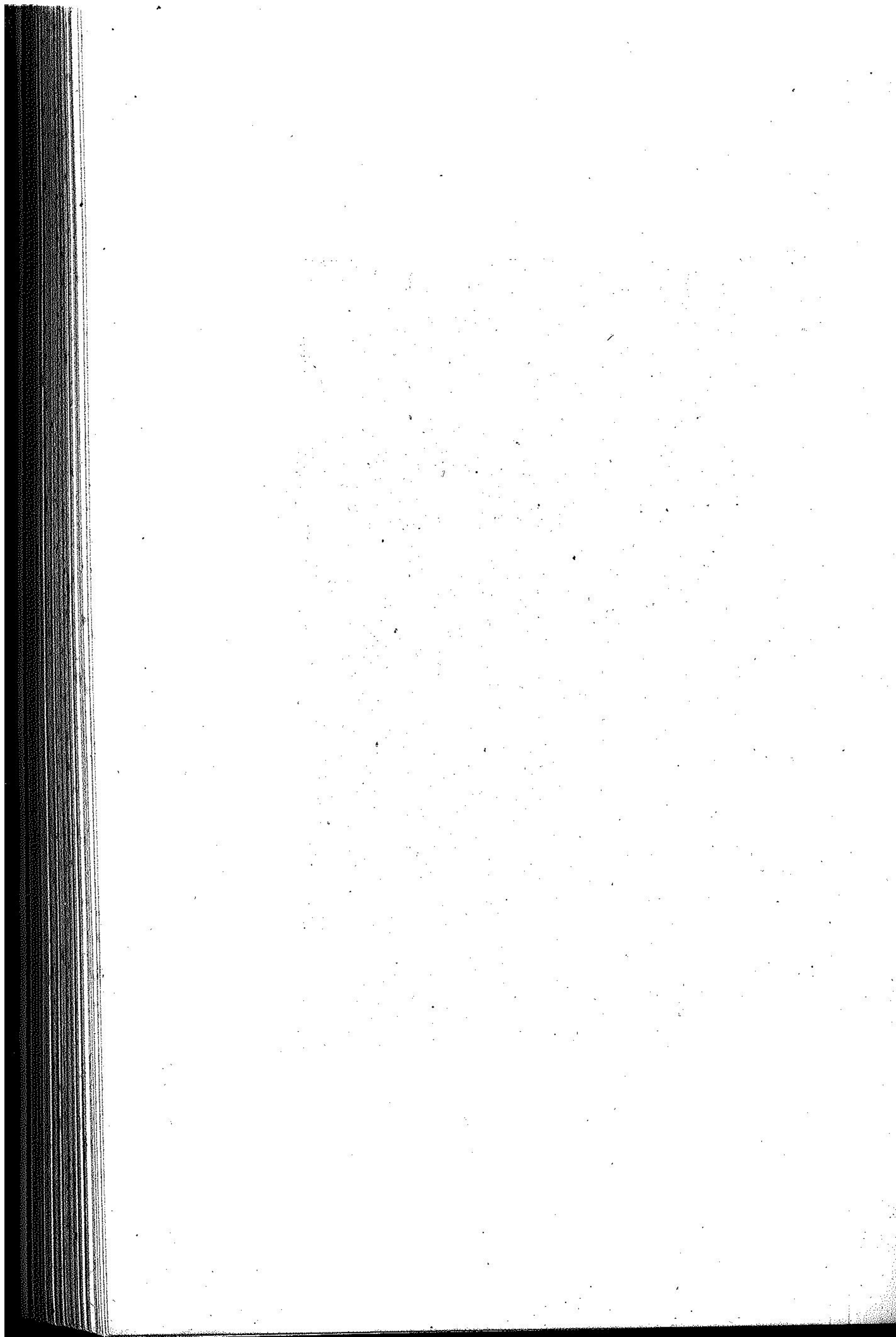
L'hypocrite nègre venait, racontait-il, pour offrir ses services aux braves étrangers; ils savaient l'aversion qui avaient pour eux les gens du voisinage; il déplorait les procédés déloyaux d'Ingya (chef de Mfwa) et de Gaman-kono; il désapprouvait ses noirs collègues avec une violence de langage telle, que Stanley se laissa prendre aux pièges de ce comédien promettant de subvenir aux besoins de la caravane moyennant une quantité de mouchoirs rouges, de perles, d'articles de camelote, etc., etc.

Braconnier, trop heureux de s'attacher un pareil allié, se décida même à lui avancer dix brasses d'étoffe, d'une valeur locale d'environ cinquante francs, comme acompte sur le prix des innombrables marchandises que le Bwabwa se déclarait prêt à envoyer.

Après le départ de ce makoko, dont la coquinerie s'était cachée sous le masque d'un bonhomme avenant, empressé à rendre service et à encaisser d'avance une récompense contre des promesses, le brave Pauchu, le long Pauchu, car le neveu de Ngaliema était un grand diable de noir, sec et nerveux, arriva porteur d'un message déclarant que les blancs n'étaient



BRANCHE DROITE DE LA PREMIÈRE CATARACTE DE LIVINGSTONE.



pas oubliés et annonçant la visite probable pour le lendemain de son gracieux souverain.

Les choses allaient à merveille; Stanley et Braconnier échangèrent dans une causerie exempte de tristesse l'excellente impression que leur avaient laissée les visites des deux princes noirs.

Tous deux se félicitaient de n'avoir pas brusqué les événements dans les rudes journées qu'ils venaient de traverser; ils s'endormirent persuadés que l'aurore du lendemain mettrait fin à la situation critique et misérable où ils se trouvaient.

A l'aube du 2 août, ils expédièrent à Bwabwa-Njali plusieurs Kabindas et Kroomen, avec ordre de rappeler au chef de ce district ses promesses de la veille.

Quelques heures après ces noirs rentraient au camp avec des mines effarées, rapportant l'impression de l'accueil rébarbatif que leur avait réservé le chef de ce district et son peuple surexcité. Bwabwa-Njali les avait grossièrement reçus, insultés, et les indigènes, encore plus féroces que leur roi félon, avaient intimé l'ordre aux serviteurs des blancs de quitter au plus tôt le territoire, s'ils ne voulaient pas être tués comme des chiens. « En outre, déclaraient les Kabindas, les naturels de Bwabwa nous ont suivis, armés de mousquets, jusqu'aux limites de leurs terres; ces méchants nègres s'apprêtent à fondre sur la caravane et se disent préparés à nous massacrer tous, blancs et noirs.

— Nous les attendrons, » répliqua Stanley peu effrayé du récit de cette fanfaronnade des indigènes de Njali.

Quant à Braconnier, furieux des pratiques déshonnêtes du makoko de ce village, il aurait été franchement très heureux de le voir arriver aux abords du camp à la tête d'une troupe offensive. Cette satisfaction ne fut pas accordée au capitaine. Les Bwabwa-Njali avaient aboyé de loin, en chassant devant eux une petite escouade d'étrangers, mais ils n'osèrent pas venir affronter la juste colère des blancs à qui ils avaient fait transmettre leurs menaces fanfaronnes.

Trop souvent on rencontre dans nos pays civilisés des gens de bas étage, agissant envers certains hommes de cœur comme les Bwabwa-Njali envers les envoyés du Comité d'études.

Les ignobles procédés des chefs de tribus nègres avaient fortement ébranlé la confiance de Braconnier; refait par l'un, il doutait maintenant de Pauchu et manifestait à Stanley ses craintes anxieuses. L'explorateur africain, toujours calme, peu impressionnable, ramena le capitaine à des pensées plus tranquilles, à l'espérance, à la paix.

Leur conversation les avait amenés sur la rive nord du fleuve, à quelque distance du camp.

Avec la lunette ils pouvaient voir facilement tout ce qui se passait sur l'autre rive où régnait une grande animation. Des coups de feu qu'ils percurent distinctement, après avoir un instant obscurci l'horizon d'un nuage épais de fumée blanchâtre, annoncèrent aux explorateurs la présence de Ngaliema au milieu de la foule enthousiaste qui s'agitait sur les bords opposés.

Bientôt de grands canots sont démarrés dans la crique de Ntamo. Ils sont envahis, pris d'assaut par des hommes, des femmes, des enfants, dont on distingue les pantomimes, les mouvements rapides; beaucoup semblent se battre pour occuper une place dans les embarcations.

Salués par les clameurs bruyantes, par les gestes grotesques d'adieu auxquels se livrent sur la rive gauche les noirs restés à terre, les pirogues remontent un instant le courant en longeant la rive. Puis à un mille au-dessus de l'embarcadère, ils traversent le fleuve avec une extrême rapidité.

Les explorateurs attentifs assistent alors à un émouvant spectacle : la marche rapide de ces canots vigoureusement pagayés par des nègres debout, manœuvrant en cadence, tandis que leurs voix pleines s'élèvent en chœur, soutenues par les fermes batteries d'énormes tambours et les sons d'instruments criards.

Arrivés près de la rive droite, sans s'inquiéter du dangereux voisinage de la première cataracte des chutes Livingstone, les hardis marinières de Ntamo fondent vers le camp des étrangers avec une vitesse de plus de six nœuds.

Le canot de Ngaliema précède cette sauvage flottille. Au centre de cette magnifique embarcation, le roi de Ntamo est assis ayant à ses côtés plusieurs anciens à tête grise; son équipage se compose de soixante pagayeurs et de quatre timoniers; les passagers inactifs, serrés les uns contre les autres, sont au nombre de vingt-deux. C'est donc un total de quatre-vingt-huit personnes que transborde le tronc d'un géant des forêts creusé en pirogue de guerre.

Dans son sillage nagent les pirogues d'escorte contenant une vraie foule noire, houleuse, trépignante, hurlante, impatiente de débarquer chez des amis. Car cette fois Pauchu n'a pas menti; les indigènes de Ntamo n'ont dans leurs gestes et dans leurs chants ni provocations, ni paroles haineuses contre les mundelés.

La superbe pirogue royale a touché terre, auprès des voyageurs européens.

Ngaliema débarque et serre avec effusion les mains de Stanley, de son frère de sang. Ngaliema, c'était l'*Itsi* de 1877, le jeune homme d'alors, au visage parsemé de taches rondes, formées d'un mélange de suie et d'huile, drapé dans son manteau d'étoffe quadrillé, portant en bandoulière une large ceinture de cuir où sont fixées mille petites gourdes, renfermant du tabac à priser et différentes poudres à saveur saline, divers charmes, autant de talismans que Ngaliema nomme ses *inkissi*. Ce personnage est gracieux, bienveillant, magnifique.

C'est bien l'*Itsi* d'autrefois, un peu épaissi par le temps; il paraît avoir trente-quatre ans. Ses féticheurs, ses sorciers, en la prescience de qui il a une foi inébranlable, lui ont certifié les avantages innombrables, la série indéterminée de succès, de triomphes, qu'amènerait pour lui et son peuple la présence des blancs à Ntamo.

Déjà, depuis sa première entrevue avec Stanley, quatre ans se sont écoulés, amenant des épisodes sans nombre, dont Ngaliema raconte à son frère de sang les détails les plus minutieux, avec des accents emphatiques. *Itsi* est devenu très riche et très puissant; son commerce d'ivoire avec les Bacongos lui a procuré quantité de fusils et de poudre; il est plus grand roi nègre que le vieux chef Ngako, du district de Mbari. Il aspire à grandir encore. Ngaliema laisse percer son ambition dans un déluge de paroles; il veut être le souverain de toute la contrée riveraine de l'étang du grand fleuve. Les Wambundu, peuplade de l'intérieur, au sud de Ntamo, reconnaissent déjà son influence et lui payent d'abondants tributs pour se concilier sa haute protection.

Enfin l'énumération des exploits, des hauts faits qui ont marqué la prospérité croissante, la grandeur du règne de Ngaliema pendant les quatre années écoulées, retient durant des heures les interlocuteurs sur la rive nord du Stanley-Pool.

Les Zanzibarites, inspirés par Pauchu, ont profité de ce laps de temps pour couper, étendre l'herbe, et la recouvrir de belles nattes, sur le chemin que doit parcourir le royal visiteur en se rendant au camp de Stanley.

Le cortège s'ébranle; dans les rangs des marcheurs un mot d'ordre circule, passe de bouche en bouche. On dansera, on chantera, en arrivant près des tentes des étrangers.

La distance est promptement franchie. Le soleil tropical envoie sur la terre des rayons attiédés par la brise du soir. Tandis que les gros personnages boivent le malafou, cimentent à nouveau leur amitié, le grand tam-tam convenu se prépare.

Dans les groupes disséminés çà et là, autour des tentes, des êtres vivants,

hommes, femmes, enfants, s'agitent, se consultent, s'excitent à hâter les préparatifs de la fête.

C'est qu'il faut du temps, au beau sexe surtout, pour réparer les chefs-d'œuvre de coiffure et de toilette, compromis par le voyage, pour astiquer les pendants d'oreilles et les bracelets de cuivre, dont les dames aisées de Ntamo ont orné à profusion leurs bras et leurs jambes.

Malgré leur profond mépris pour les diamants et les objets d'or et d'argent, ces nymphes du Pool n'en sont pas moins coquettes.

Elles portent au cou des perles en porcelaine, des morceaux de feuilles de cuivre enroulées autour d'un fil de laiton entrelacent leurs cheveux crépus et leurs faux cheveux. Oui, leurs faux cheveux, nos lectrices ignorent-elles qu'il se fait dans le pays un commerce important de chignons et de tresses ? On peut même dire que sous ce rapport les femmes noires ont devancé les femmes blanches.

Elles ont en outre tracé un cercle blanc autour de leurs yeux noirs pour en agrandir l'orbite et les rendre plus expressifs, plus langoureux. Nous connaissons bien des dames dans nos contrées civilisées qui mettent du noir, pour donner à leurs yeux une expression factice, trompeuse... Bah ! les yeux sont, dit-on, le miroir de l'âme. Et lorsque chez des créatures physiquement angéliques les yeux paraissent « des pervenches qu'Amour cueillit un jour dans les jardins du ciel », leurs propriétaires à l'âme perverse se hâtent d'en ternir la beauté pour ne point faire mentir le dicton.

Passons aux dents des coryphées de Ntamo, perles blanches, limées en pointe, car on aime là-bas le sourire incisif.

Le costume :... un pagne bien simple, morceau d'étoffe carré, remplaçant l'antique feuille de vigne.

Le reste du corps, étalage artistique, reproduit un peu partout des arabesques sculptées au couteau sur la chair vive ; et, si la nature n'a pas prodigué ses faveurs à quelques femmes de l'endroit, si certaines exubérances manquent de formes gracieuses, de contours accusés, les disgraciées ont eu le soin d'accumuler sur les parties faibles le tatouage le plus marquant, invitant le regard, jouant le même rôle que les mouches artificielles, cet autre tatouage des coquettes de nos jours, qui commettent un regrettable anachronisme. Le maquillage était de mode au temps des Pompadours.

Chez les négresses de Ntamo, le fond de couleur du maquillage est obtenu en enduisant généreusement le corps d'huile de palme teintée d'essence de bois rouge.

Mais le principal objectif de leur toilette était et sera longtemps encore la coiffure. Sur ce point, la mode locale impose ses lois inexorables. Une Ntamoise, soucieuse de sa dignité personnelle, et ne voulant pas être pour ses compagnes un objet de risée, ne peut déroger à des règles formellement établies.

Dans l'art de disposer ses cheveux réside sa puissance à captiver les hommes distingués de l'endroit. Un monument chevelu, volumineux, remarquable, est élevé à cet effet sur la tête de chaque négresse. L'ensemble est poudré d'une couche de cendre tamisée, convenablement choisie pour rendre moins foncée la couleur naturelle.

L'architecture des constructions capillaires n'est pas toutefois uniforme. Une négresse a les cheveux relevés de chaque côté de la tête comme deux ailes déployées. Une autre est coiffée de bandeaux épais, aux mille tresses fortement rembourrées en dessous, enchevêtrées de perles et d'ornements.

Toutes cherchent à se donner des airs gracieusement coquets et attendent avec une joie fébrile, mais contenue, le moment tant désiré de l'ouverture du bal.

Le sexe fort et fort laid de Ntamo est représenté par des hommes vêtus de leurs plus beaux ornements : bracelets de cuivre et d'ivoire aux jambes et aux bras, colliers de dents de crocodile ou de lion. Les élégants ont enfilé dans leurs narines quelques poils d'éléphants. Ceux qui visent à une élégance plus grande encore ont tracé sur leurs corps des lignes blanches imitant les dessins qu'un estampilleur anglais a imaginés sur des coffres spécialement destinés au commerce de l'échange sur le continent noir. Quelques-uns, les premiers arrivés au camp, ont eu la chance sans égale de retrouver dans les grandes herbes des feuilletts déchirés du journal le *Graphic*; ils en ont prestement découpé les gravures pour les coller sur leurs poitrines; leur joie est intraduisible; ces païens croient posséder les fétiches les plus favorables, les porte-bonheur les plus infaillibles.

N'oublions pas les petites filles, venues avec les grands parents. Celles qui ont plus de neuf ans prendront part au tam-tam, selon l'usage. Leur toilette ne peut se décrire; elles copieront seulement vers l'âge de quatorze ou quinze ans la mode de leurs aînées.

Tout ce monde ainsi attifé, réparé à la hâte, se réunit, se presse, se bouscule dans l'espace demeuré libre entre les tentes de l'expédition.

Stanley et Braconnier sortent de leurs demeures, en causant amicalement avec Ngaliema et les grands de Ntamo.

La foule s'émeut, s'agite. Quelques négres poussent des acclamations; les femmes se tiennent à l'écart, craintives, derrière les groupes, mais elles

se dressent sur la pointe des pieds pour jeter par instant de timides regards sur les mundelés; les enfants se fauflent dans les jambes des assistants, ils grimpent sur les arbrisseaux, les arbustes, les fourrés de broussailles, ils veulent voir aussi les grands blancs, les bons blancs.

Soudain un morceau d'orchestre, un prélude musical, une invitation à la danse (rien de *l'Invitation à la valse*), remplit les airs d'une étrange harmonie et domine le tapage des voix humaines.

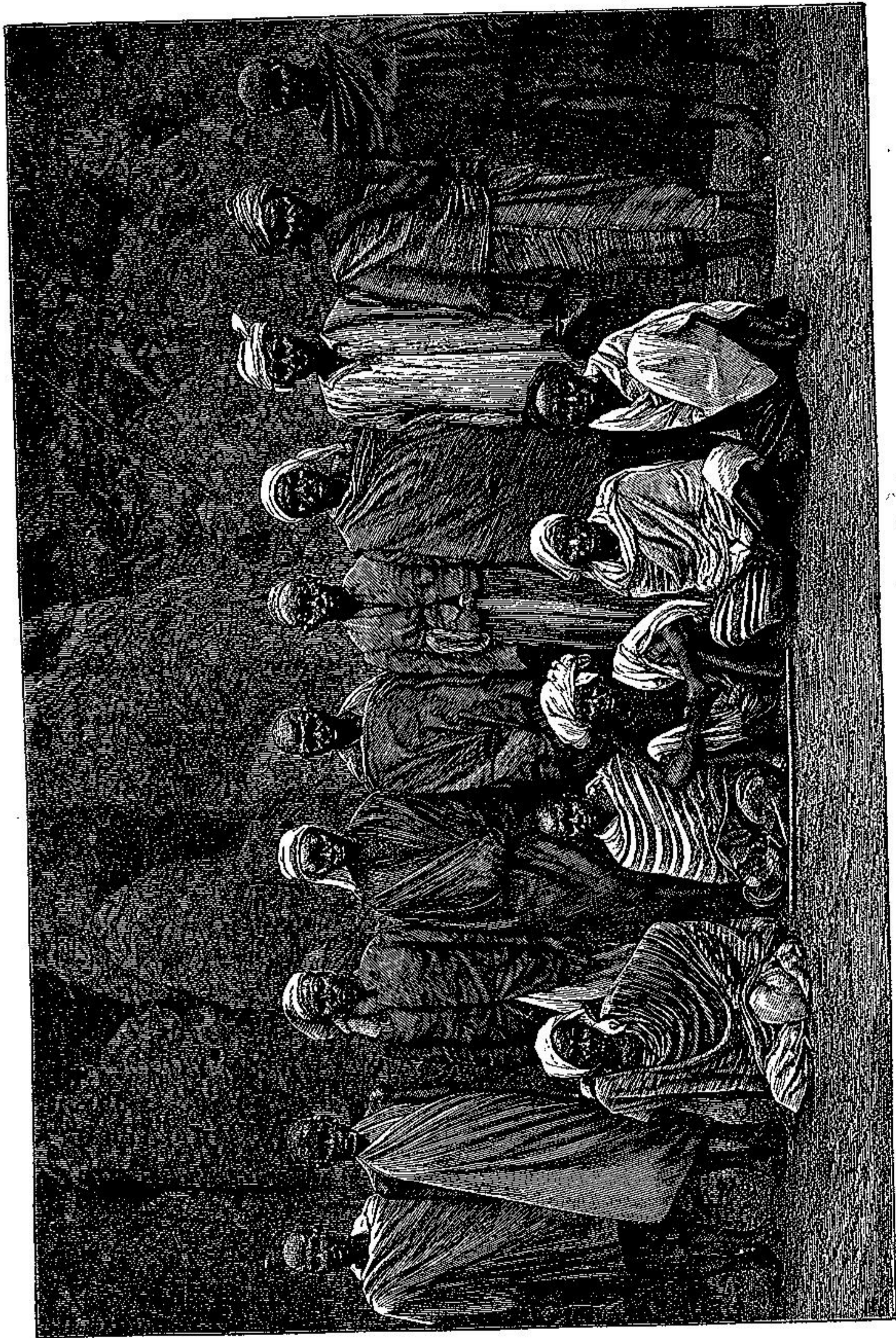
Les musiciens sont au nombre de trente ou quarante, rangés autour de leur chef, le joueur de tam-tam. Son instrument se compose d'un tronc d'arbre creux, d'environ 1 mètre 40 de hauteur, ayant à sa partie supérieure une peau de mouton fortement tendue.

Le chef d'orchestre se tient debout et frappe sur son tambour avec la paume de la main et avec les doigts. Autour de lui se groupent des musiciens soufflant dans des gourdes de grosseur et de forme différentes, percées d'un, de deux et même de trois trous, et des harpistes arrachant des vibrations sonores à des espèces d'instruments à cordes ayant la forme d'un arc de bois creux.

Le plus remarquable de ces engins primitifs se compose d'un grand chevalet disposé comme une flèche, échancré en crémaillère, qui supporte quatre cordes parallèles pouvant donner huit sons différents et allant aboutir aux deux branches de l'arc pour lui transmettre les sons. Afin d'augmenter la caisse de résonance, sur la partie convexe, et au milieu de l'arc, on a percé un trou qui communique directement avec le trou d'unealebasse hémisphérique. Les deux extrémités de l'arc et celle du chevalet sont munies de fils de fer recourbés sur lesquels on a enfilé des anneaux en métal qui s'entrechoquent à chaque vibration des cordes de l'instrument.

Aux premières notes de l'orchestre, les danseurs des deux sexes se sont formés en deux lignes circulaires. Chacun tient à la main une gourde en bois ou en terre remplie de cailloux ou de graines dures qu'ils agiteront bientôt en cadence comme des castagnettes.

La danse, ou plutôt le balancement en avant, en arrière, à droite et à gauche, d'abord très lent, puis de plus en plus accéléré, devient tout à fait vertigineux. Alors l'air est empli d'une envolée de notes et de cris assourdissants, et, au milieu de la poussière chargée d'âcres senteurs, les pagnes voltigent, tournoient, les seins bondissent éperdus, les corps luisants et bariolés de blanc tourbillonnent, s'entrecroisent, tombent, se relèvent, et forment un effet fantastique qui ne serait pas déplacé dans un chef-d'œuvre chorégraphique digne d'être représenté sur la première scène de la Belgique, au théâtre de la Monnaie.



GROUPE DE ZANZIBARITES ATTACHÉS A L'EXPÉDITION.

Les danseurs s'arrêtent sur l'invitation de l'un d'eux. Le joueur de tam-tam fait un signe, la musique se tait.

Un trouvère de Ntamo sort de la foule, s'avance vers les blancs, et improvise les couplets suivants :

« Boula-Matari (casseur de pierres, surnom donné à Stanley par les indigènes de Ntamo), Boula-Matari parmi nous; noirs, amis des blancs; blancs, amis des noirs. »

Les assistants clament en chœur :

« Grands blancs ! grands blancs ! »

Le trouvère reprend sur le même rythme monotone :

« Blancs donner bonne marchandise pour manioc, bananes, caoutchouc, dents d'éléphant. »

« Donner bon *alouyou* (eau-de-vie), pour bien jouer tam-tam;... donner sel et tabac.

« Blancs pas manger sauterelles, crapauds, termites; blancs pas connaître fétiche: mais noirs aimer blancs, jolis blancs, bons blancs! etc., etc. »

A chaque strophe, le chœur redit avec force :

« Grands blancs! grands blancs! »

Après cet intermède, le chef d'orchestre frappe sur son tambour, les musiciens soufflent dans leurs gourdes, pincant les cordes de leurs harpes étranges; la danse reprend de plus belle.

Cette fois, c'est le cotillon final, une figure très animée, très originale, celle où le danseur doit chercher à enlever une plume de coq, ornement de la chevelure d'une rosière de l'endroit.

La susdite rosière n'étant ni moins agile ni moins souple que son poursuivant, lui échappe le plus souvent; l'homme évincé n'en est que plus charmé.

Parfois cependant l'heureux danseur décroche la plume de coq; ce succès est unanimement applaudi par des rires et des cris frénétiques. Du reste, défaite ou victoire, tous les danseurs excitent l'hilarité générale, et les danseuses poursuivies suscitent, suivant les péripéties de leurs courses, parmi les noirs assistants, des tressaillements de cœur, des frissons d'enthousiasme.

Mais voici qu'à la fin une jeune danseuse, almée vraiment séduisante, aux mouvements de couleuvre, après avoir échappé, à quatre reprises diverses, aux attaques des danseurs, vient toute frissonnante d'émotion, les yeux baissés, déposer sa plume de coq aux pieds de Braconnier...

Stupéfaction générale!... Doutes, hésitations dans la foule!... Mais le blanc a souri, il a donné des perles bleues à la hardie rosière... Des vivats

enthousiastes, des accents joyeux, couvrent les sons criards de l'orchestre. Le brouhaha est inimaginable. Le capitaine belge et sa gracieuse provocatrice font naître des improvisations différentes, hurlées sur des rythmes divers, mais à l'unisson, par les troubadours de l'endroit.

Bientôt les voix s'affaiblissent; la clarté du jour se colore des dernières teintes rougeâtres du soleil les indigènes de Ntamo s'échelonnent lentement sur la route qui va du camp à la rive du Stanley-Pool; mais Ngaliema et ses vieux conseillers ne les ont point suivis et restent encore auprès des blancs pour causer avec eux des affaires et des destinées du Comité d'études du Congo.

Ngaliema partage avec son entourage noir les principes de fraternité universelle que lui fait traduire Stanley; le roi nègre promet formellement d'assurer aux voyageurs les provisions nécessaires à leur existence, et donnant à ses promesses un commencement d'exécution, il fait apporter de son grand canot de guerre un choix abondant et varié de produits de Ntamo, qu'il conjure les blancs d'accepter.

Ces présents, qualifiés de cadeaux par Ngaliema, furent reçus comme on doit recevoir chez les nègres les dons provenant d'une libéralité spontanée, mais sujette à réflexions ultérieures; c'est-à-dire que Stanley et Braconnier se hâtèrent d'offrir au roi de Ntamo, en échange de sa prodigalité, les marchandises européennes qu'ils possédaient encore.

Sans se faire prier, Ngaliema accepta tout le stock disponible; même, après s'être assuré que les ânes ne sont pas des animaux dangereux, qu'ils ne dévorent pas les femmes et les enfants, il manifesta son violent désir d'emmener avec lui deux de ces quadrupèdes, utiles auxiliaires des voyageurs.

Posséder des animaux si énormes, les mastodontes, aux yeux de ce makoko, de tous les animaux domestiques, était une tentation irrésistible qui se transforma en joie délirante, lorsque Stanley eut accédé à sa demande.

Pour manifester son contentement, Ngaliema supplia Stanley d'accepter le sceptre royal de Ntamo.

Cet emblème d'un potentat des bords du Stanley-Pool consistait en un long bâton piqué de clous à tête de cuivre, et décoré de fils de laiton enroulé en spirales.

L'agent supérieur du Comité prit en main ce symbole devant lequel s'inclinaient les seigneurs du roi de Ntamo, et le rendit ensuite à son propriétaire ravi.

Ces cérémonies, ces échanges de cadeaux, ces complaisances récipro-

ques. avaient resserré les liens de fraternité du sang qui existait depuis des années entre l'explorateur et son visiteur.

La nuit s'avancait, la séparation s'imposait. Avant de partir, Ngaliema requit une nouvelle faveur : il voulut être accompagné par le noir Dualla, le serviteur le plus dévoué de Stanley.

Après un moment d'hésitation, Stanley consentit encore à cette exigence capricieuse.

Comme les blancs escortaient jusqu'à l'embarcadère leurs nouveaux amis, des pirogues glissant sur les eaux du fleuve amenaient auprès d'eux le chef Ingya, de Mfwa.

Cet insurgé de la veille, ayant appris par quelque courrier la présence au camp des étrangers de son puissant collègue de Ntamo, et les fêtes, les preuves sans nombre d'amitié qui avaient marqué les débuts de cette visite, avait décidé de se rendre chez les blancs pour solliciter la paix et le titre d'ami.

La journée du 2 août avait donc vu s'accomplir des événements favorables aux agents de la première expédition : le 3 et le 4 de ce même mois furent encore au nombre des jours heureux. Gammpa, le jeune chef d'un district baigné par le Gordon-Bennett, sur le bord occidental de cette rivière, le bienveillant Gammpa, par opposition à la conduite qu'avait tenue envers les blancs son rival, le chef de Bwabwa-Njali, noua des relations amicales et commerciales avec les membres de l'expédition.

Il leur envoya, de son propre mouvement, des charges de bois, des pains de cassave, de l'huile de palme, des bananes, etc., etc.

Ces bons procédés méritaient une récompense.

Le matin du 5 août, la journée s'annonçait splendide, une brise rafraîchissante s'était levée sous un ciel voilé de légers nuages gris tempérant les ardeurs du soleil. Braconnier et Stanley résolurent de rendre visite au roi Gammpa, dans son village.

A cet effet, nos voyageurs quittèrent le bivouac et longèrent le Gordon-Bennett pour trouver un endroit guéable. Leurs compagnons noirs, robustes Zanzibarites, purent facilement les transporter à dos sur la rive occidentale.

Les marcheurs s'engagèrent alors dans un sous-bois épais, où serpentait un sentier tracé par les nègres. Au bruit de leurs pas, des milliers de *gareolæ*, jolis petits oiseaux aux formes gracieuses, s'envolaient dans les grandes herbes en poussant des cris effrayés ; des *plotus* au vol rapide s'enfuyaient vers les cataractes Livingstone dont le fracas perpétuel leur était familier. Ces derniers oiseaux affectionnent les pièces d'eau, bruyantes ou tranquilles,

formant des cascades, des lacs courants, ou des marais silencieux. Devant eux aussi, un palmipède étrange, sorte de *podica*, au plumage noir bigarré de brun, à reflets verdâtres, tandis que sa gorge et son ventre sont d'un blanc douteux, s'enfuit et court se plonger au loin dans les eaux du Gordon-Bennett.

Chaque rencontre d'hôtes ailés défrayait la conversation des blancs. Armés tous deux d'excellents fusils, ils ne songeaient nullement à déclarer la guerre à ces diverses créatures. La poudre est précieuse pour les explorateurs; une charge dépensée sans nécessité absolue peut, à un moment donné, être amèrement regrettée.

Soudain les sons retentissants d'un vrai cor de chasse résonnèrent sous les dômes touffus des arbres.

« Sommes-nous au bois de la Cambre? dit en plaisantant Braconnier. Je ne me trompe pas, on sonne la *Chasse du jeune Henri*. Quel est donc le veneur européen qui hante ces parages? »

— Assurément, reprit Stanley non moins surpris que son compagnon, un Européen seul est capable de jouer de cet instrument. Serait-ce un compagnon de l'explorateur de Brazza, ... un nouveau Malamin de race blanche? »

Les marcheurs doublèrent le pas et, guidés par les vibrations cuivrées et éclatantes, ils abandonnèrent le sentier, se percèrent un chemin vers le sud-est, regagnèrent le bord du Gordon-Bennett, puis, parvenus à la lisière du bois, ils aperçurent non le soldat français prévu, mais un de ces vaillants missionnaires catholiques, homme encore jeune, entouré d'une trentaine de noirs correctement vêtus et écoutant de toutes leurs oreilles les brillantes sonneries que le père arrachait à son instrument.

Stanley et Braconnier fondirent au pas gymnastique au milieu de l'auditoire ahuri, avant que le missionnaire eût terminé sa fanfare...

« Bravo! bravo! monsieur, lui dit le capitaine. Vous faites de la civilisation par la musique... Vos accords sont vraiment civilisés et civilisateurs. »

Puis les Européens se présentèrent les uns aux autres.

Le père Augouard, missionnaire français, expliqua qu'il était venu sur les bords du Gordon-Bennett pour établir une mission catholique sur ce territoire annexé tout récemment à la France par de Brazza.

Les néophytes qui l'accompagnaient étaient des jeunes nègres de Landana parfaitement éduqués et disposés à évangéliser les indigènes riverains du Gordon-Bennett.

Stanley fit remarquer au religieux que sa mission ne serait pas couronnée de succès, vu que l'esprit du mal s'était répandu sur le territoire

oriental de la rivière, dans une contrée naguère paisible. Il raconta les épisodes de Malima et de Mfwa.

La culpabilité des tirailleurs sénégalais fut admise sans discussion par le missionnaire français, qui regretta les actes déloyaux commis à l'abri du pavillon tricolore par des soldats ignorants et inconscients.

Les Européens se séparèrent, les uns pour continuer leur route sur Gammpa, l'autre pour suivre sa route vers le Stanley-Pool.

Le lendemain, ils se retrouvaient au campement de l'expédition, où la plus large hospitalité fut accordée au missionnaire et à ses adeptes.

Durant deux jours, le père Augouard parcourut la contrée, sans obtenir des divers chefs nègres le droit d'établir sur leurs territoires un établissement religieux; il prit congé des ses hôtes civilisés et se retira vers la côte, attendant une période plus propice pour recommencer ses tentatives d'évangélisation.

Le 6, Ngaliema reparut au camp avec son escorte habituelle et ramenant le serviteur Dualja élevé au rang de seigneur de sa cour.

Le roi de Ntamo apportait des provisions aux blancs selon ses promesses, mais il parut oublier qu'il avait déjà reçu le prix de ces denrées et demanda encore des valeurs en échange. Une petite boîte en étain, qui servait à enfermer un savon de toilette, gisait sur une caisse à bagages dans la tente de Stanley. Cette boîte fascinait le regard du makoko; l'explorateur, généreux à propos s'empressa de l'offrir à son rapace visiteur.

La question d'établir une station sur le domaine de Ngaliema fit cette fois les frais de la conversation. Le makoko jura par tous ses fétiches qu'il déciderait les chefs de la rive gauche à accueillir favorablement Stanley; puis il se retira, emportant encore de nombreux présents.

A cette même date, le sergent Malamin atteignait Kinshassa, localité située sur la rive gauche du Pool, à l'est de Ntamo.

Nchuvila, chef de ce district, autorisait le délégué de Brazza à établir une station dans son domaine, à condition toutefois que cet établissement serait créé en association avec les blancs arrêtés auprès du Gordon-Bennett.

La proposition de ce roi nègre était typique.

Pour lui les États désunis d'Europe n'existaient pas, la diversité des drapeaux, des pavillons nationaux, était chose insignifiante. Ces écharpes soyeuses, étoffes aux brillantes couleurs, n'intéressaient Nchuvila qu'au point de vue de sa toilette; il eût été heureux de posséder à la fois, près de sa capitale, un stock de drapeaux tricolores français et de pavillons bleus du Comité d'études.

Malamin eut toutes les peines du monde à expliquer à ce vieux chef que les blancs dans leur continent étaient aussi jaloux les uns des autres que les Bacongos, les Bazombos, les Babouenné, les Bassoundi, les Bateké, les Bayanzi, des rives du Congo.

Incapable de comprendre les motifs réels de telles dissensions entre des civilisateurs, Nchuvila se rendit chez son collègue de Ntamo pour essayer d'éclaircir ces mystères.

Ngaliema avait précisément convié à un « palaver » — selon un mot anglais qui signifie au choix conférence, blague ou flagornerie — tous les chefs indépendants, mais moins puissants que lui, qui régnaient sur les districts de la rive sud du Stanley-Pool.

Ce palaver dura une semaine entière. Les caves aériennes de Ntamo furent largement mises à contribution, et sous l'influence du malafou les questions les plus complexes relatives à la présence des Européens parmi les Bateké apparurent réduites à leur plus simple expression pour tous ces noirs rapaces, et se fondirent en une seule :

« Quel est, de Malimin ou de Stanley, celui qui apporte le plus de marchandises belles et bonnes parmi nous ? »

La réponse était indiscutable. Stanley avait la caravane la plus considérable en hommes, fusils, wagons et ballots ; c'est à lui qu'on accorderait la concession d'un territoire sur la rive gauche du Pool.

Le 11 août, Ngaliema, escorté de cinq grands chefs, vint annoncer aux agents du Comité le résultat favorable du compromis de makokos.

« Donne-nous, dit à Stanley le roi Ngaliema, dix hommes de ton escorte noire ; ils viendront avec nous, de l'autre côté du fleuve, et diront à nos populations les avantages nombreux qu'elles retireront de l'arrivée prochaine des blancs.

« Toi, bon mundelé, tu iras au mpoutou chercher tes frères blancs et tu les ramèneras parmi nous avec des cargaisons d'étoffes, de fusils, de poudre et d'objets fabriqués dans ton pays que nous serons heureux d'échanger contre nos richesses. Tu construiras ensuite une maison pour habiter près de nous. »

Cette décision, transmise par le chef de Ntamo au nom de ses augustes collègues, était irrévocable. Stanley le comprit ; il désigna aussitôt Susi (Zanzibarite, ancien compagnon de l'explorateur à travers le continent mystérieux) pour commander un détachement de Zanzibarites qui suivit Ngaliema. Ces hommes emportèrent quinze charges de provisions et d'outils et reçurent l'ordre d'attendre à Ntamo l'arrivée des Européens avec les voitures, les canots et l'approvisionnement de l'expédition.

En dehors de la promesse de concession de territoire, Ngaliema avait remis aux blancs de nombreux cadeaux : une défense d'éléphant pesant plus de dix kilos; cinquante pains de cassave; deux porcs, une chèvre, six gourdes de vin de palme, six choux-palmistes et un sceptre, bâton de commandement, comme gage certain que les arrangements proposés ne seraient pas violés de sa part.

Stanley et Braconnier levèrent le 12 août le camp du Gordon-Bennett où s'étaient accomplis les événements que nous venons de raconter, et ils reprirent la route précédemment parcourue avec l'espoir de rencontrer en amont de Manyanga l'Allemand Lindner à qui l'ordre avait été laissé de conduire à Mpakambendi le steamer l'*En Avant* et quelques allèges.

Cet agent dévoué du Comité international reçut le 21 août 1881, à l'endroit désigné, les deux explorateurs de retour des rives du Pool. Par ses soins, les bateaux de la flottille, aptes à tous les genres de locomotion, avaient été amenés au sommet des murs rocheux de trois à six cents pieds de hauteur, arcs-boutés par une ligne étroite de blocs erratiques et des éclats de roc formant d'énormes plaques, qui constituent à Mpakambendi un plateau assez vaste.

Des bateaux à vapeur stoppés sur une montagne, quelle singulière escale! Si Jules Verne eût raconté une telle aventure, pas un de ses lecteurs, même le moins sceptique, n'eût ajouté foi au récit.

Il en était ainsi cependant au Congo. Les steamers, incapables de naviguer sur le fleuve, en amont de Manyanga, à cause des chutes successives et des tourbillons, avaient été traînés sur les falaises et les hauteurs de la rive droite par les équipages qu'ils auraient dû porter.

Nullement avariés par leur voyage aérien, mais, au contraire, parés, remis à neuf, peints de tous bords, sur tous les flancs, l'*En avant* et deux allèges rentraient le 22 août dans leur élément, au bas du plateau de Mpakambendi.

De ce point à l'épaulement en forme de mamelon sur lequel est situé Nsennga, s'étend sur une longueur d'un mille et demi une eau calme, partie du fleuve profonde et majestueuse. A droite, une bande de terre, longeant la rive, fournit d'excellentes places pour l'installation d'un camp ou d'une station de pêche. (Stanley. *A travers le Continent mystérieux.*)

Les bateaux une fois lancés dans cette eau calme, l'Allemand Lindner, sur l'ordre de Stanley, gagna la rive gauche et débarqua pour se rendre par terre à Manyanga-sud et obtenir à bail dans cette localité le terrain nécessaire à l'établissement d'une station, tandis que Stanley et Braconnier

se disposaient à remonter le Congo jusqu'au Stanley-Pool, en explorant les berges méridionales du fleuve.

La distance de Mpakambendi à Ntamo, par le fleuve, est de quatre-vingt-quinze milles géographiques, soit 176 kilomètres; nous parcourrons dans un prochain chapitre cette rude étape après laquelle Braconnier fonda sur le Pool la station de Léopoldville.

D'autres enfants de la Belgique, champions infatigables, chevilles ouvrières de l'œuvre entreprise par le Comité d'études, ont déjà implanté sur les rives conquises du fleuve africain, en aval de Mpakambendi, les merveilles et les bienfaits de la civilisation moderne; le récit de leur existence au continent noir, marquée par des actes et des événements dignes d'intérêt, réclame par ordre chronologique une place immédiate dans notre ouvrage.

